L'Express, 21 novembre 1957, p. 17-20.

Françoise Giroud : «La métamorphose d'André Malraux»

Les passants qui longent l'avenue silencieuse entre deux haies d'arbres où réside André Malraux, peuvent, en levant la tête, apercevoir tôt le matin, tard dans la nuit, la silhouette d'un fauteuil austère qui se détache sur fond blanc, derrière une baie vitrée. Et dans ce fauteuil, un homme assis. Malraux au travail.

Du temps qu'il menait le combat politique auprès du général de Gaulle, quelqu'un a tiré, un jour, de l'avenue. La balle a effleuré le volet. Le trou est encore visible. Il y a longtemps que les balles giclent autour de lui sans l'atteindre.

Son bureau forme une sorte d'alcôve au fond d'une pièce immense haute et nue que barre d'un rectangle le piano à deux mâchoires en bois clair, construit par Pleyel pour sa femme. Quelques sculptures précieuses, dont les socles semblent fichés dans le sol comme des arbres qui auraient poussé là tout naturellement, créent un paysage plutôt qu'elles ne tirent l'œil.

Dans cette oasis blanche, trois sièges amicaux recueillent le visiteur prompt à chercher un objet qu'il sente à sa taille. Puis il y a le verre de whisky qu'on lui met aussitôt dans la main et le paquet de cigarettes qu'on lui tend en demandant : «*Vous jouez à ça ?*», et une jeune femme brune qui monte un escalier tout au bout là-bas, en courant, et une voix d'adolescent un instant perçue avant qu'une porte ne se ferme. Et le décor se met à ressembler complètement à l'homme qui l'habite : immense, insolite et tout de même chaleureux. Quelque chose comme un feu crépitant dans une gigantesque cheminée de marbre.

A 56 ans, André Malraux appartient déjà, plus que tout autre écrivain de sa génération – et même de la précédente – à la légende. Vingt longues études lui ont été consacrées. Plus qu'il n'en a écrit lui-même au cours d'une existence opaque que l'action révolutionnaire, la création romanesque et l'exploration des civilisations anciennes ourlent d'une tresse dont le public perçoit tantôt le fil rouge, tantôt le fil noir, tantôt le fil or.

Il est depuis trente ans, aux lettres françaises, comme une pierre éclatante portée à la main gauche et qu'il serait impossible de faire monter avec les autres bijoux de la famille. Singulier et irréductible à quelque commun dénominateur.

Pendant de longues périodes, il disparaît. Alors on demande : «*Mais où est Malraux ? Que fait Malraux ? A propos, quel âge a Malraux ?*»

Son nom n'habite plus les mémoires, ne brille plus que dans les bibliothèques, et puis soudain il resurgit. On le croyait en Perse, il est à Boulogne. Et avant même que son prochain livre soit mis en vente, le premier tirage est épuisé par les commandes enregistrées chez Gallimard pour un ouvrage d'accès difficile vendu 5.000 francs. *La Métamorphose des Dieux*, 422 pages illustrées, consacrées au langage de l'art, à ce monde des images dont la foule contemporaine attend humblement qu'il lui fournisse une réponse à l'interrogation dont elle souffre : quelle est la signification de l'homme ?

C'est donc le fil or de la tresse qui va briller. Et il faut avoir lu bien mal le Malraux romanesque pour ne l'avoir point perçu qui se mêlait au fil noir.

Il écrivait déjà, à 29 ans, dans *La Voie royale* :

«Ce qui m'intéresse, comprenez-vous, c'est la décomposition, la transformation des œuvres d'art, leur vie la plus profonde, qui est faite de la mort des hommes. Les musées sont pour moi des lieux où les œuvres du passé, devenues mythes, dorment – vivent d'une vie historique – en attendant que les artistes les rappellent à une existence réelle. Et si elles me touchent directement, c'est parce que l'artiste a ce pouvoir de résurrection.»

Et il prête au personnage qui tient ce propos devant le directeur, triste, de l'Institut français de Singapour, cette pensée :

«Il me prend pour un amateur de théories. Il est blafard, l'abcès au foie sans doute; il me comprendrait tellement mieux s'il sentait que ce qui m'attache là c'est l'acharnement des hommes à se défendre contre leur mort par cette éternité cahotée, si je reliais ce que je lui dis à son abcès.»

Sans doute n'est-il jamais tout à fait parvenu à relier ce qu'il dit de l'art à notre «abcès au foie» individuel. Sinon, il ne se trouverait pas aujourd'hui tant de lecteurs,

passionnés du jeune Malraux pour croire à une césure dans son œuvre, et qui cherchent à comprendre par quelle métamorphose, le révolutionnaire de *La Condition humaine*, le combattant de *L'Espoir* et du *Temps du mépris*, le romancier de la Chine en fusion, de l'Espagne en agonie, de l'Allemagne bourreau, est devenu l'exégète hautain des civilisations perdues et retrouvées.

Mais il n'y a pas de césure. Dans chacun de ses sept romans, quelques lignes en témoignent.

Dans la préface du *Temps du mépris*, en 1935 :

«On peut aimer que le sens du mot art soit : tenter de donner conscience à des hommes de la grandeur qu'ils ignorent en eux.»

Et, dans *L'Espoir*, ce dialogue :

Scali : *«L'art est peu de chose en face de la douleur. Aucun tableau ne tient en face des taches de sang.»*

Alvéar : *«La douleur devient moins émouvante quand on est assuré qu'on ne la changera pas.»*

N'espère-t-il donc plus, lui, Malraux, la changer pour qu'à ses yeux les tableaux «tiennent» en face des taches de sang, au point qu'il engloutisse toutes les heures de sa vie depuis dix ans dans des travaux sur l'art, à l'heure de Budapest et de l'Algérie ?

On peut lui poser la question, à condition de l'approcher, ce qui est impossible ou simple. Jamais difficile.

Impossible dans la mesure où il ne voit personne. Le général de Gaulle, qu'il rencontre régulièrement, de très rares amis dont aucun ne peut se prétendre familier, quelques camarades de combat – ceux d'Espagne où il fut en 1936 l'organisateur et le chef de l'aviation étrangère au service du gouvernement républicain espagnol – ceux de la Résistance qu'il fit, des maquis de Corrèze à la prise de Stuttgart, après une épopée dont certaines scènes semblent tout droit sorties de l'un de ses livres. (Et l'une de la vie de Dostoïevski.)

Devant le peloton d'exécution

Après avoir fait sauter quelque train à la dynamite à la tête d'un groupe solidement organisé de maquisards qui ignoraient son nom, mais avaient reconnu en lui le chef, il fut grièvement blessé aux jambes et capturé par un élément de la division *Das Reich*. Les papiers d'identité qui le donnaient pour *Colonel Berger* étaient si manifestement faux qu'en face des officiers allemands chargés de l'interroger, il se fit connaître, pour gagner du temps. Dans les pièces voisines, à droite et à gauche de celle où il gisait à terre, blessé, on torturait, toutes portes ouvertes.

L'un de ses interlocuteurs voulut lui offrir, en qualité de prêtre, son réconfort spirituel. Malraux l'interrogea sur saint Augustin – dont la pensée lui est aussi familière que l'art de lancer des grenades, mais qu'est-ce qui ne lui est pas familier ? – et soutint une longue discussion sur la Cité de Dieu, la grâce et la prédestination où l'autre, ébloui autant qu'écrasé, perdit le sens de l'heure comme de la situation.

Vint tout de même le moment où, faute de pouvoir le faire parler sur des sujets plus brûlants, il fut placé, face à un mur, un peloton d'exécution derrière lui, armes épaulées. Il attendit. Rien. Il se retourna. Puisque le simulacre d'exécution n'avait pas eu raison de lui, on allait trouver autre chose.

Mais le ciel épargna aux Allemands le crime d'avoir tué Malraux. A la prison de Toulouse où il attendait la mort ou la déportation, les Allemands l'oublièrent, dans leur hâte à se replier après le débarquement. Libéré par les femmes des autres prisonniers, il réussit à rejoindre ses hommes. Des trois frères Malraux – André, Roland et Claude – engagés dans la résistance, il est seul qui ait survécu.

Quelques semaines après, il vivait ce que sa mémoire a enregistré comme l'un des grands moments de son existence : commandant de la brigade des volontaires Alsace-Lorraine, il passait en revue huit mille prisonniers allemands. La brigade *Das Reich*. Et le destin, qui sait toujours reconnaître les siens, fit du colonel André Malraux le premier Français qui pénétra, le 24 novembre 1944, dans la cathédrale de Strasbourg délivrée.

C'est seulement après la Libération qu'il fit la connaissance du général de Gaulle. Si la rencontre n'a jamais été racontée, ce n'est pas qu'elle comporte quelque mystère,

mais, au contraire, qu'elle n'en comporte point. D'une vie où foisonne le spectaculaire, André Malraux semble avoir élagué jusque dans ses souvenirs les scènes «plates» comme un auteur dramatique élimine dans une pièce qu'il polit les longueurs et les transitions. Plutôt l'ellipse, où chacun peut mettre ce qu'il veut imaginer.

Ces grands pans d'ombre qui rayent sa biographie entre deux situations privilégiées, et que personne ne pourra plus jamais percer, peut-être qu'ils ne dissimulent rien. Ces versions multiples qui circulent à propos de tel ou tel incident, il ne les a pas fait naître. Elles se sont formées spontanément, comme il s'en forme toujours autour des personnages dont les exploits font rêver. Et qu'importe, si elles lui vont bien ! Si elles s'insèrent bien dans la geste dont il se veut le moderne héros et dont l'écho se transmet déjà d'une génération à l'autre !

Controverse avec Trotsky

Il semble vain de lui demander : «Etiez-vous ou n'étiez-vous pas à Canton, pendant ces journées de juin 1925, racontées dans *Les Conquérants*, où la grève sanglante déclenchée par le Kuomintang¹ ne fut victorieuse qu'avec l'appui de l'armée chinoise communiste dirigée par le délégué du Komintern Mikhaïl Borodine ? Et quel rôle y avez-vous joué, vous, André Malraux, et non Garine votre héros ? Etiez-vous à Shangaï en 1927, membre du Kuomintang et siégeant à côté de Tchang Kai-Chek, pendant les journées révolutionnaires racontées dans *La Condition humaine* ? Ou seulement, comme vous l'avez écrit, commissaire à la propagande du Kuomintang ? La révolution nationaliste chinoise contre l'Occident, l'avez-vous vécue comme acteur, et dans quel rôle, ou comme témoin ?»

Cette période de trois ans passée en Asie, autour de sa vingt-cinquième année, elle semble si bien enfoncée dans l'histoire, et, d'une certaine façon, si dépassée – oserait-on dire : démodée ? – que les Américains eux-mêmes ont renoncé à se faire une opinion circonstanciée sur les relations d'André Malraux avec le communisme et à déterminer la réalité et la fiction.

¹ Mouvement nationaliste révolutionnaire chinois des années 20.

Quelques traits de lumière apparaissent dans sa controverse avec Trotsky, après la publication des *Conquérants*.

«Une bonne inoculation de marxisme aurait pu préserver l'auteur de fatales méprises...», écrivit Trotsky, exilé, reprochant à Malraux certaines libertés prises avec la vérité.

«Certes, ce livre est d'abord une accusation de la condition humaine, répondit Malraux. Pourtant, lorsque Trotsky ajoute qu'il n'y a pas d'affinité entre l'auteur et la révolution, que les enseignements politiques découlent du livre à mon insu, je crains qu'il ne connaisse mal les conditions d'une création artistique; les révolutions ne se font pas toutes seules, mais les romans non plus. Le talent d'observation ne signifie rien : on ne rend compréhensible un bouleversement aussi complexe qu'en choisissant.»

Le roman, édité par Grasset, était en même temps interdit en U.R.S.S. par Staline – ouvrage anticommuniste – et en Italie par Mussolini – ouvrage procommuniste.

Ce qui eut pour premier effet de faire monter la vente en France où le jeune André Malraux qui avait 27 ans et qui en paraissait 19 était déjà la coqueluche du Paris littéraire. En ce temps-là, il dîna beaucoup en ville, entre deux révolutions.

De son action politique en Asie, on connaît du moins précisément ce détail, dont il ne fait aucune difficulté pour parler : en 1925, en Indochine, il participa au mouvement *Jeune Annam* dont le programme, dit-il, était prémonitoire. C'était celui du discours de Brazzaville.

Les révolutionnaires de *Jeune Annam* cherchaient à élaborer une sorte d'Union française, où l'indépendance dans l'interdépendance serait atteinte. Pour soutenir le mouvement, Malraux fonda un journal, à Saïgon, *L'Indochine*, hebdomadaire puis quotidien, et de cette expérience il a tiré une connaissance aiguë de la presse, du rôle que peut assumer un journal, de la façon dont il s'insère dans une action plus vaste. Et il en parle comme de toutes choses, avec une familiarité de spécialiste au sujet traité. Mais à la différence de presque tous les esprits encyclopédiques, il ne développe pas une question de cours. Pas plus qu'il n'est l'homme d'un disque ou de cent disques – essayé, puis mis au point sur divers interlocuteurs.

Trop intelligent pour Gide

A le voir et à l'entendre, on est d'abord saisi par l'exubérance de sa pensée. Puis on découvre le mécanisme rigoureux, les sillons multiples mais droits que recouvre cette profusion d'images, de références, d'incidentes. La voix est basse, pathétique; la parole vive, syncopée comme sa phrase écrite, se déverse sur l'interlocuteur comme il arrive que l'eau bouillante gicle des robinets, par saccades, dans un bruit de tuyauterie martyrisée et diluant la pièce dans la buée.

Gide le lent, fasciné par le jeune Malraux, disait de lui : *«Il est trop intelligent pour moi... »* Valéry, lui, ne le disait pas. Mais beaucoup d'hommes ont éprouvé en face de lui la sensation de passer sous une locomotive, et, mortifiés, lui en ont, sans doute, tenu secrètement rigueur. Les femmes, peut-être parce qu'elles ne se sentent point en compétition, peuvent plus sereinement se laisser bercer par la magie du verbe. D'autant qu'il n'attend pas de réponse et que la moindre velléité d'interruption est stoppée par un *«Attendez un peu...»*

Ses longues mains désarticulées, dont il joue comme certaines femmes d'une écharpe, composent avec son visage des angles mouvants. Il ne donne pas volontiers ses yeux – pupilles vert sombre soutenues d'un haut faux col blanc, comme celles de Baudelaire. Craint-il que l'on y saisisse un reflet de ce «misérable petit tas de secrets» qui, selon lui, constitue un homme ? Le regard ne se dérobe pas. Il ne se présente que cuirassé.

Alors, rompant les quatre lignes verticales qui creusent les visages d'intellectuels, le sourire – fugitif et juvénile – prend soudain le prix d'une confiance. La pudeur. Voilà. C'est la pudeur bien plus que la morgue qui semble le tenir à distance.

La vieille amie de Gide, Mme Van Rysselberghe, a fait à son sujet une remarque cent fois reprise. *«Il semblerait indiscret, dit-elle, de lui demander : Comment allez-vous, Malraux ?»*

Sans doute. Mais quelle question stupide. Il faudrait ajouter : si elle prend tout son poids d'insipidité saugrenue en face de lui, ce n'est point parce qu'il vous tient à distance derrière un rideau de verre, mais parce qu'il évolue dans l'essentiel.

Lorsqu'un souci, une volonté d'efficacité permanente se loge dans un corps nerveux et dans une pensée dont les mécanismes sont totalement maîtrisés, l'homme n'est plus qu'un arc tendu. Lui demander «*comment allez-vous ?*», c'est demander du feu au conducteur d'une voiture de course dans un virage.

Mais qu'il reçoive demain un électricien pour mettre au point l'éclairage d'une pièce, et celui-ci sortira de l'entretien non avec l'impression d'avoir rencontré un grand esprit méprisant et impénétrable, mais en disant : «*Voilà un gars qui s'y connaît et qui ne la ramène pas.*»

Efficace, il n'a jamais cessé de se vouloir tel. Aussi est-il impossible de voir Malraux, si la rencontre a quelque gratuité, et simple si elle a un sens.

Qu'est-ce que vous f... avec les statues ?

Quelle efficacité ont ses recherches sur l'art, hors un aspect largement rémunérateur qui, pour important qu'il soit dans la vie d'un homme sensible au luxe, à la beauté, à l'harmonie des lieux, des gestes, des vêtements, aussi à la déperdition d'énergie qu'impliquent les entraves matérielles, ne lui a jamais subordonné le moindre de ses actes ou de ses travaux ?

A cette question, il répond, avec ce mélange très personnel de gouaille et de précision dans le choix des mots :

«Dites-le donc carrément : qu'est-ce que vous foutez avec les statues égyptiennes au lieu de vous occuper des Hongrois ou des Algériens ? C'est ça ? Je m'en expliquerai un jour. Bientôt peut-être.»

On peut cependant, à travers ses propos et sans prétendre les reproduire ni même les avoir totalement assimilés, tenter d'esquisser sa position.

Il y a des écrivains et des actions – le journalisme par exemple – qui, dans une situation donnée, peuvent jouer, avec efficacité, le rôle de flèches indicatrices, de repères, de balles lumineuses régulièrement tirées dans la nuit pour que les hommes

désorientés ne s'égarer pas dans le désespoir et voient sinon où se rallier, du moins qu'ils ne sont pas seuls à chercher l'issue du tunnel.

A cette action, il peut se joindre. Qu'y apportera-t-il qui la rendra plus utile ?

Budapest, il semble hors de doute qu'il fallait y aller pour se battre avec les insurgés. Il l'aurait fait, comme en Espagne – soixante-cinq missions sans brevet de pilote – si l'insurrection s'était prolongée.

Et M. Mollet... Mais non, il n'y a plus de gouvernement en France. Et M. Eisenhower aurait reçu la visite d'André Malraux qui, sans dire trois mots d'anglais, lui aurait arraché les armes, aurait réuni les hommes et pris méthodiquement le commandement d'une légion étrangère qu'il aurait menée, avec un «réalisme lumineux» selon l'expression de l'un de ses camarades de guerre, au combat.

Mais les pétitions, les signatures d'intellectuels au bas des manifestes... Le temps en est révolu. Il a été. C'est André Malraux qui, avec André Gide, a été envoyé par les communistes français à Berlin pour remettre à Hitler la pétition demandant la libération du communiste bulgare Georgi Dimitrov, accusé d'avoir incendié le Reichstag.

«Et nous avons tout de même obtenu la libération de Victor Serge», rappelle-t-il.

Aujourd'hui, une pétition n'y changerait rien. Ils libéreraient ou bien retiendraient Victor Serge en fonction d'une action politique concertée. Efficace, elle aussi.

Peut-être faut-il ajouter que du temps où Malraux lançait des pétitions, fondait la Ligue internationale contre l'antisémitisme, adhéra au Comité international d'aide aux victimes du fascisme hitlérien, organisait à la Mutualité le Congrès international d'Ecrivains pour la Défense de la Culture, présidait des meetings à Bullier ou à Magic-City, il se sentait pleinement solidaire de tous les opprimés du monde.

Et aujourd'hui, solidaire de qui ? A quels frères d'armes se joindre et contre qui ? Il fait partie de ceux qui ont combattu aux côtés des communistes par éthique. Ce fut un instant de l'histoire. Mais

«l'idéologie socialiste, Marx d'abord, n'a jamais, que je sache, envoyé la justice à la poubelle... Nous ne combattions pas pour remplacer le capitalisme par ce quatrième pouvoir qu'est devenue la police d'Etat.»

Et puis l'homme très jeune, même lucide, peut se leurrer plus aisément sur l'efficacité réelle, historique d'une action qui l'exalte et qui lui apporte la plénitude d'être. Ou du moins «la monnaie de ce sentiment». D'ailleurs... s'est-il leurré, et à quel moment ?

François Mauriac en tête

A 22 ans, prospecteur de livres rares, essentiellement préoccupé d'archéologie et déjà obsédé par la recherche de la signification des civilisations anciennes dans le combat de l'homme pour conquérir sa part d'éternité, il est exaltant de partir sur la «Route de la Soie» et de s'engager sur la «Voie royale» pour y interroger les statues khmères dans les temples cambodgiens.

«Seule est réelle, a-t-il écrit, l'ambition dont celui qu'elle possède prend conscience sous forme d'actes à accomplir.»

L'ambition du jeune homme, qui rejoint celle de la maturité : découvrir la signification de l'homme, se traduisait en actes. Parce que tout ce qu'étreint Malraux prend de la dimension, cette expédition eut l'ampleur d'un scandale. Il fut accusé par les fonctionnaires des services archéologiques locaux d'avoir dérobé les statues du temple de Bantay Srey, évaluées à cent millions de francs. De quel droit ce jeune homme les emportait-il dans ses bagages, muni d'une vague mission du Musée Guimet ? Il fut arrêté, condamné à trois ans de prison par le tribunal de Phnom-Penh. Il fit appel.

«L'affaire des statues» eut ses échos jusque dans le bureau personnel du ministre des Colonies, Albert Sarraut, et de Philippe Berthelot, et bientôt tout Paris en retentit de mille rumeurs. Opium... connivence avec le mouvement *Jeune Annam* tenu par l'administration pour un mouvement rebelle... Dossier expurgé par Philippe Berthelot, admirateur protecteur de ce jeune homme inconnu dont le nom allait soudain surgir dans tous les journaux.

Voulut-il cette tempête ? Une série de noms déjà éclatants – François Mauriac en tête, André Gide, Aragon, Martin du Gard – se retrouvèrent au bas d'une pétition lancée par les *Nouvelles Littéraires* pour attester la valeur de ce jeune homme de si haut goût, persécuté par des cuistres. La plupart ne l'avaient jamais vu, mais avaient été séduits par l'audace de l'exploit. On réclama sa libération. Il n'avait jamais été en prison, mais seulement consigné au Grand Hôtel de Phnom-Penh. Les complications juridiques – les statues du temple de Bantay Srey ne pouvaient être que la propriété du roi du Cambodge, le Cambodge n'était pas territoire français, mais protectorat, donc l'administration française n'était pas habilitée à poursuivre – aboutirent à un non-lieu.

A l'automne de 1924, André Malraux réapparaissait à Paris, déjà auréolé du titre de grand aventurier qui, plus que tout autre, devait faire rêver les hommes de lettres propres à concevoir l'action plutôt qu'à l'accomplir. Quelques mois après, il repartait pour l'Asie.

Oui, ce fut sans doute assez exaltant. Comme il fut exaltant d'aller chercher dix ans plus tard dans le désert du Yémen la capitale de la reine de Saba, en payant les frais de cette expédition aérienne avec les revenus de *la Condition humaine* couronnée par les Goncourt. *L'Intransigeant* en fut plein pendant des jours. Et toute la presse du monde, quand on crut, sur la foi d'un télégramme expédié de Djibouti par Malraux et Edouard Corniglion-Molinier qui pilotait l'avion prêté par un mécène, que la cité légendaire avait surgi des sables pour se laisser photographier.

Ce n'était pas elle. Et le spectaculaire, comme il advient toujours lorsqu'il échoue, fut taxé d'exhibitionnisme.

La France est un chat

Que n'a-t-il pas fait encore ? Un chef-d'œuvre sur d'autres ruines. Son film, *Espoir*, sur la guerre d'Espagne. Film d'un homme qui sait, de naissance, le langage des images. Le négatif fut saisi et détruit par les Allemands pendant l'occupation. Du moins, le crurent-ils. Mais une erreur de manipulation avait voulu que les bobines

d'*Espoir* se trouvent dans les boîtes étiquetées *Drôle de drame* et inversement. Et *Espoir*, comme Malraux, a survécu à Hitler.

Sa puissance de travail et sa facilité de concentration sont illimitées. Mais elles ne s'appliquent qu'à un objet à la fois et le retranchent de toute autre entreprise. Une heure pour déjeuner, une heure pour dîner... Et deux fois par semaine, après dix ans de sevrage, un film. Il a fait deux ou trois incursions au théâtre, après que l'adaptation à la scène de *La Condition humaine* eut attiré son esprit sur ce mode d'expression.

Et lorsque le deuxième tome de *La Métamorphose des dieux*, mis au point, apportera la conclusion – au moins provisoire – à cette recherche-là, il écrira peut-être, pour Jean Vilar, une *Antigone*. Antigone face à Alexandre – le rêve – et non à Créon – la force. Il prévoit aussi de terminer *La Lutte avec l'Ange*, dont le premier tome – *Les Noyers de l'Altenburg* – fut écrit et publié en Suisse entre le moment où il s'évada d'un camp de prisonniers et celui où il consacra toute son activité à la Résistance. Le manuscrit du deuxième tome a été saisi et détruit par les hommes de la Gestapo.

Tant de cailloux blancs auxquels il semble impossible de ne pas s'arrêter lorsqu'on parcourt la route Malraux ne marquent que la continuité de l'homme, de son œuvre et de son destin. Il reste Malraux face à ce que d'autres appellent la décadence de la France.

L'Algérie ? Il y a des solutions. Il a sa solution. Mais le problème est d'abord qu'une France existe, capable de l'aborder, gouvernée et acceptant de l'être.

Et à ce problème-là, il n'offre pas de solution.

Pourtant il demeure optimiste. «*La France, dit-il, est un chat.*» La France ne tombe pas.

Mais qu'il les juge donc malheureux, ces jeunes Français de la Nouvelle Vague, dont il suit les témoignages, qui se disent «plutôt heureux» et qui, selon lui, ne savent pas combien ils sont fâchés avec eux-mêmes. D'ailleurs, chacun peut individuellement ne pas se ressentir humilié, amputé de cette part de grandeur dont sa fonction de Français lui donne l'ambition; la collectivité devient toujours plus noble que ceux qui la composent lorsque les hommes sont unis à la fois par l'espoir et par l'action.

Magnifier l'homme, c'est le thème de toute son œuvre, la trajectoire de toute son action, la clé de sa fidélité à de Gaulle, incarnation aussi inhumaine que possible – dans le sens où l'humain est synonyme d'entrailles et d'appétits – de la grandeur.

Seul Léon Blum lui a donné un sentiment analogue de pureté symbolique : «*Blum, dit-il, ce n'était pas Léon, c'était le socialisme.*»

Il l'éprouva aussi en face de Staline. «*Mais celui-là n'avait pas le physique... Une tête de sergent-chef...*»

Avec qui ? Contre qui ?

Magnifier l'homme, ce n'est pas nier ses virtualités de faiblesse, c'est le hisser plus haut que lui, l'exalter à se construire plutôt qu'à s'accepter. Toutes les attitudes humaines, il les respecte, quels que soient la route sur laquelle elles engagent, le dogme auquel elles se soumettent, si elles sont fondées sur la noblesse et conduisent l'homme à ne respirer qu'au-delà de ses propres sommets.

On raconte que, il y a quelques années, dans le Midi, Malraux parlait seul, sur son voilier, dans le vent, très loin, hissait les toiles, plongeait... Le jeu consistait ensuite à rattraper le bateau à la nage en lui laissant prendre à chaque fois un peu plus de champ pour que, même en nageant très vite, il ne parvienne à le rattraper qu'à l'extrême limite, au moment où il allait être trop tard.

L'histoire est fausse. Il ne nage ni ne danse. Mais elle est née de l'idée qu'à travers des histoires vraies et, celles-là, non puériles, ceux qui l'ont approché se font de lui.

Peu d'hommes sont partis ainsi à l'escalade d'eux-mêmes, sur les deux plans. Peu d'hommes ont ainsi choisi la part d'eux-mêmes sur laquelle ils entendaient se fonder. Et ont maintenu ce choix. Car l'intention ne compte pas. Un homme est la somme de ses actes. De ce qu'il a fait. De ce qu'il peut faire.

A l'homme futur libéré, qui jettera l'une après l'autre ses béquilles, qui se dégagera de ses successives aliénations, qui finira par marcher un jour seul, sans le

secours d'aucune Eglise parce qu'il se sera pleinement assumé dans sa condition d'homme et de mortel, il persiste à opposer l'homme contemporain tremblant au bord du vide pour la première fois pressenti.

«*Que faire d'une âme, s'il n'y a ni Dieu ni Christ ?*» demande Tchen dans *La Condition humaine*. Et dans *L'Espoir* :

«*L'âge du fondamental recommence. Il y a un espoir terrible et profond en l'homme. La révolution joue, entre autres rôles, celui que joua jadis la vie éternelle.*»

Mais où faire aujourd'hui la révolution ? Avec qui ? Contre qui ?

«*La lutte des classes, dit-il, n'est pas la clé de l'histoire.*» Et il n'accepterait de discuter cette proposition qu'avec «le» philosophe marxiste vivant : Lukacs.

Alors, dans les ténèbres des civilisations que l'on croyait englouties et qui, depuis moins d'un siècle, assaillent de toutes les images dont l'art les peupla la civilisation des premiers hommes sans dieux, la nôtre, André Malraux cherche le sens de l'histoire, le sens de l'homme, les raisons pour lesquelles l'homme peut se résoudre à être mortel.

«*Tout homme est fou, mais qu'est une destinée humaine, sinon une vie d'efforts pour unir ce fou et l'univers ?*» Mais aussi : «*Qu'est-ce qu'un homme peut faire de mieux de sa vie ? Transformer en conscience une expérience aussi large que possible.*»

Il continue.